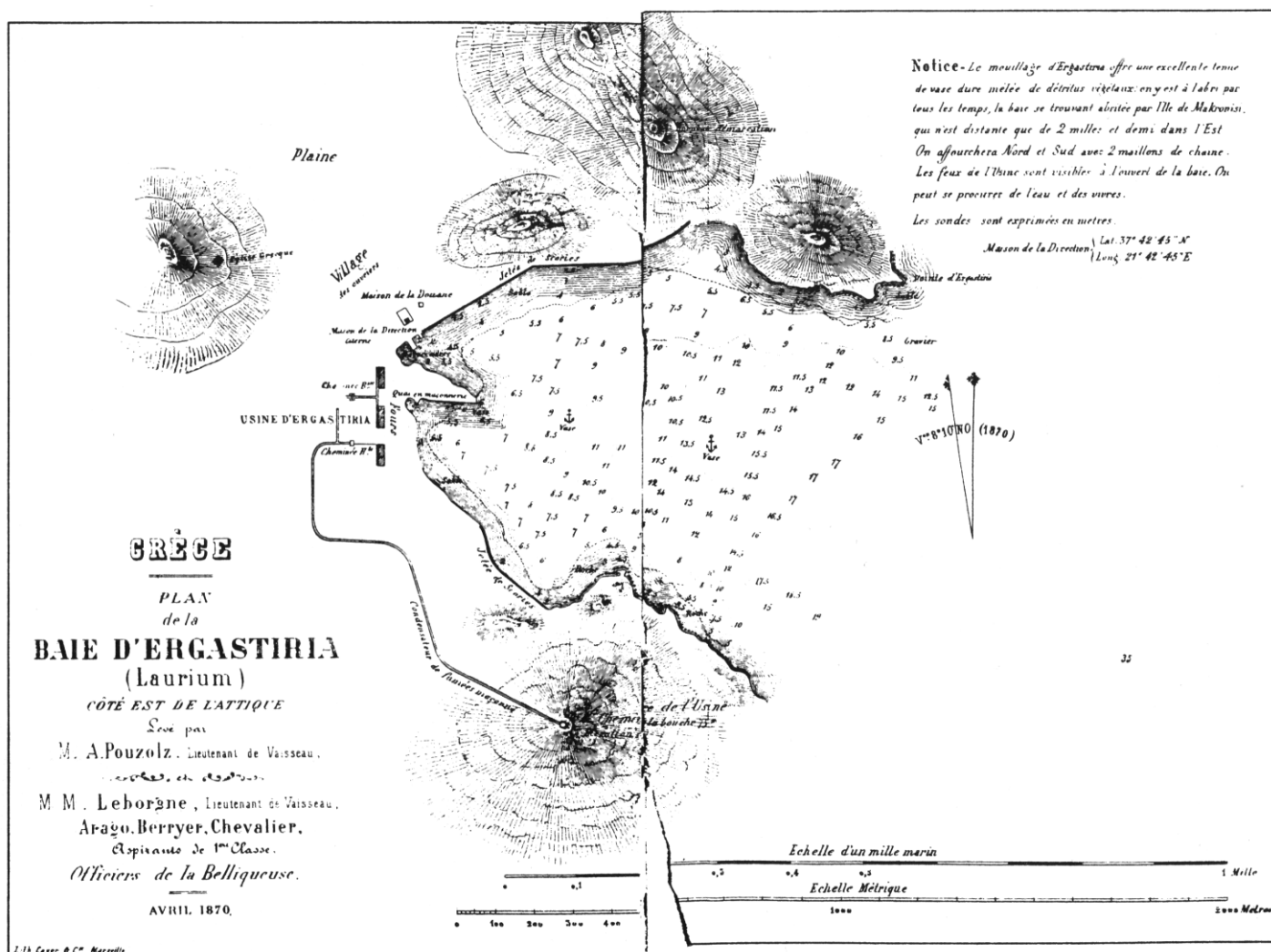


SPANIOLIKA ET KYPRIANOS : DEUX PETITES CITES OUVRIERES A LAVRION

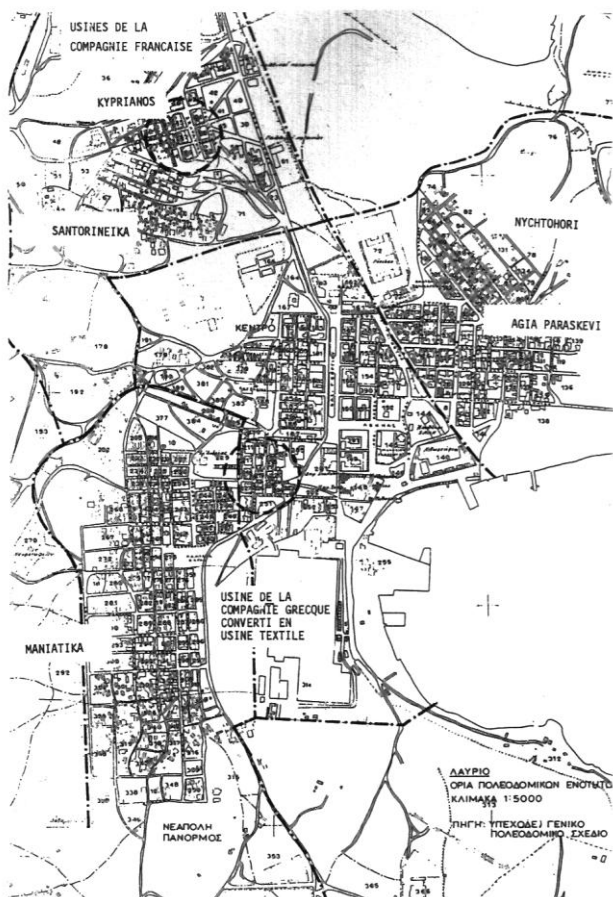
Cristina AGRIANTONI

Les seules créations patronales en matière de logement ouvrier dans la Grèce du XIX^e siècle sont situées dans la ville minière de Lavrion, à l'extrémité Sud-Est de l'Attique. Il s'agissait en fait d'une colonisation, puisque l'exploitation des gisements de plomb argentifère de la région avait cessé depuis des siècles et que le site était pratiquement désert lorsque, en 1864, la société marseillaise "Hilarion Roux et Cie" a entrepris la refonte des scories, c'est-à-dire des amas de débris délaissés par l'activité des Anciens. Parmi les nombreuses constructions, parsemées sur l'ensemble de la région minière de Lavrion au fur et à mesure que les sociétés étendaient leur champ d'action en creusant de nouveaux puits, seuls deux groupes de logements peuvent être caractérisés de "cités ouvrières" et feront l'objet de cette communication.



1. Installations de la société "Roux & Cie" en 1870.
Tiré du livre de Andréas Kordellos, *Le Laurium*, Marseille 1871.

Le premier "village des ouvriers" dont l'emplacement, ainsi désigné, est indiqué sur le plan dressé par les officiers de la Marine française en 1870 (voir plan 1), a constitué le noyau autour duquel s'est développée la ville nouvelle de Lavrion. Très peu de choses sont connues sur ces constructions, entreprises dès 1864 par la société Roux pour faire face aux besoins urgents de son installation. Sans doute, les premiers bâtiments ont-ils eu un caractère multifonctionnel : un devis assez détaillé des frais d'installation dressé en novembre 1865 par le directeur de l'usine, l'espagnol Don Edouard Aguirre, fait état de "trois bâtiments pour les ouvriers avec étables", "une maison pour l'ingénieur et le maître fondeur avec entrepôt"¹. Cependant, avec le temps et l'arrivée d'un nombre croissant d'ouvriers (le nombre des fours passant de 2 en 1865 à 12 en 1870), les constructions ont pris la forme d'un quartier d'habitations : des bâtiments simples, uniformes et en rangées, de forme rectiligne et allongée (style "caserne"), comportant chacun trois ou quatre logements en série, avec des toitures en bois à deux pans, et dont quelques exemplaires subsistent encore, submergés et altérés par les constructions nouvelles. En effet la ville actuelle (plan 3) conserve bien, en plein centre, la mémoire de ce premier habitat planifié, dans un quartier au parcellaire rectangulaire et uniforme, dont le nom évoque les origines : il s'appelle "Spaniolika", c'est-à-dire quartier des espagnols, car ses premiers habitants étaient surtout les spécialistes du traitement des scories amenés de Carthagène².



2. La ville de Lavrion aujourd'hui. Les deux cercles indiquent l'emplacement de Spaniolika (au centre) et Kyprianos (au nord).



3. Kyprianos, le village de la Compagnie Française des Mines du Laurium (*Exposition Universelle de 1889. Section Hellénique*).

¹ S. Sotiropoulos, *Projet de loi sur l'imposition des scories et plomb...*, Athènes, s.d. (1866 ?) (en grec). Plusieurs documents précieux sont incorporés en annexe dans cette publication, dont le devis de E. Aguirre, daté du 13/25.11.1865.

² Le financier marseillais Hilarion Roux possédait déjà une exploitation de scories à Carthagène, qui a servi, avec celle de Jean-Baptiste Serpieri en Sardaigne, de modèle pour les techniques employées à Lavrion, et notamment les fours catalans pour la fusion du plomb. La meilleure source pour les débuts de l'histoire contemporaine de Lavrion, mais aussi pour les vestiges de son histoire antique, et la seule accessible en français, demeure le livre de Andréas Kordellas. *Le Laurium*, Cayer & Cie, Marseille 1869 (traduit en grec seulement en 1993...).

plan de 1889, comporte un axe central, un parc triangulaire planté de cocotiers et des rangées de maisons disposées de manières différentes pour briser la monotonie. Les bâtiments, appelés *groupes de maisons*⁷, se composent de quatre à six logements en série, de dimensions différentes pour chaque rangée, ayant tous accès direct à la rue et une cour derrière. L'espace est ainsi nettement hiérarchisé. Le type de logement le plus petit (à partir de la troisième rangée) comportait une pièce principale et deux petites pièces auxiliaires (plan 7). Le type intermédiaire (la seconde rangée) comportait une pièce supplémentaire et était destiné aux employés, tandis que les maisons des ingénieurs étaient encore plus grandes (le front de la cité).

Les logements des deux cités, Spaniolika et Kyprianos, étaient en principe destinés à des familles. D'après un témoignage de 1919, les ouvriers sans famille étaient logés dans des logements de fortune construits par eux-mêmes ou dans des chambres-casernes à 10, 15 ou 20 personnes⁸. Les logements appartenaient aux deux sociétés minières qui les cédaient moyennant des loyers *symboliques*, lesquels représentaient, en 1919, environ le salaire d'une journée de travail pour le loyer d'un mois. Enfin, les habitants de Kyprianos ne sont devenus propriétaires de leurs maisons qu'en 1990, avec le départ définitif de la société française de Lavrion.



5. Panoramique de la cité de Kyprianos aujourd'hui.

Dans l'ensemble, ces deux cités ouvrières représentent des réalisations très limitées. L'état actuel de Kyprianos (photo 5) montre que les constructions ajoutées après 1889 sont plutôt marginales : six bâtiments pour ouvriers, trois pour employés autour du parc. En même temps, la ville de Lavrion a passé de 4 700 habitants en 1879 à plus de 10 000 en 1907 (pour retomber à 8 000 en 1928, même après l'installation d'environ 3 000 réfugiés de l'Asie Mineure⁹). Ce ne sont pas les "cités ouvrières" construites par les sociétés minières qui ont

façonné la physionomie de Lavrion, ville industrielle par excellence, justement appelée "company town" parce que créée par les compagnies, marquée par leur présence et vivant au rythme du travail dans les mines et les usines¹⁰. Les différents quartiers populaires de la ville ont été construits soit par les immigrants eux-mêmes, avec occupation directe du sol (comme à Nychtohori et à Santorineïka) ou

Conseil... à l'Assemblée Générale du 26 octobre 1877, Paris 1877 ; tous les comptes-rendus mentionnés ici se trouvent dans la série des Archives Nationales (Paris) 65 AQ L 2260.1.

⁷ Voir les *Comptes rendus...* aux Assemblées du 29.6.1878, 28.6.1879, 29.6.1880 et 14.6.1881. Chaque "groupe de maisons" est numéroté, tandis qu'une distinction nette est faite entre ces "maisons d'ouvriers" et les autres constructions destinées aux "mineurs" et appelées "logements" ou "baraquas".

⁸ A.S. Skintzopoulos, "Le problème du logement ouvrier en Angleterre", *Revue de l'Industrie et de l'Artisanat*, juillet 1919, p.76 (en grec). Des vestiges de ce type de constructions se trouvent un peu partout aujourd'hui près des puits dispersés dans la région de Lavréotiki.

⁹ La société hellénique avait fermé ses portes à cette époque. Sur les réfugiés installés à Lavrion, voir Haris Babounis, *Réfugiés d'Asie Mineure à Lavréotiki*, Lavrion 1986 (en grec).

¹⁰ Titsa Kalogri, "Le Lavrion industriel au XIXe siècle", *Bulletin de l'Association des Architectes*, 3/1992, p.33 (en grec).

après cession de terrains par les propriétaires (Maniatika), soit par le secteur privé (Agia Paraskévi et les quartiers plus "bourgeois" du centre-ville¹¹.)



6. Construction typique de Kyprianos à l'état original.

Le modèle des "cités ouvrières" n'a donc pas pris racine à Lavrion, et encore moins en Grèce dans son ensemble : la première cité de ce type créée après celle de Lavrion n'a été construite qu'en 1913, par la Société des Engrais Chimiques, à Drapetsona (le Pirée)¹² ; à ma connaissance, elle demeure unique. Une explication trop générale qui associerait cette "carence" à la faiblesse du développement industriel en Grèce n'est pas suffisante pour le cas de Lavrion, ni même pour celui du Pirée. On peut évidemment taxer d'indifférence les sociétés minières, évoquer l'absence de toute politique sociale de leur part et les accuser de tous les maux qu'ont subis les mineurs, et notamment des conditions déplorables de l'habitat à Lavrion, jusqu'à une époque récente. Ce serait, manifestement, trop simple.

Car il semble bien que cette *carence* doit être imputée aux deux côtés, patronal et ouvrier. En 1919, en déplorant les conditions misérables de l'habitat ouvrier en Grèce, l'inspecteur général de l'industrie A. Skintzopoulos accusait les syndicats d'avoir *dépensé jusqu'à présent toute leur énergie uniquement et sans trêve pour la question des salaires*¹³. Quoique cette accusation implicite des syndicats pour désintéressement aux problèmes du logement opère un renversement très malhonnête de l'ordre des choses, retenons l'information implicite qu'elle contient, à savoir qu'il n'y a pas eu une véritable demande, tout au moins explicitement formulée, pour le logement social, sans que cela signifie, évidemment, qu'il y eut offre abondante.

Pour comprendre l'aspect anémique des cités ouvrières de Lavrion, l'absence de tout investissement idéologique du côté patronal comme l'absence de toute adhésion au modèle des cités, si peu enthousiaste soit-elle, du côté ouvrier, on doit situer le phénomène dans la complexité des conditions et des conflits ayant trait aux rapports de

¹¹ G. Manthos, "Lavrion minier et métallurgique", *Bulletin de l'Association des Architectes*, 3/1992, p.40 (en grec). Voir aussi Smaragda Kardara et al., "La ville et l'industrie", rapport d'étudiants (en grec) soumis à la Faculté d'Architecture de l'Université Polytechnique d'Athènes (1990-91).

¹² A. Skintzopoulos, *op.cit.*, p.77.

¹³ A. Skintzopoulos, *op.cit.*, p.72.

travail, à la physionomie de la main d'oeuvre industrielle et aux politiques d'emploi des entreprises, ainsi qu'aux aspects culturels de l'occupation de l'espace.

Du côté de la demande tout d'abord, la main d'oeuvre des mines de Lavrion était composée de groupes hétérogènes venant de différentes régions de la Grèce et de l'étranger : aux débuts, surtout des îles de l'Égée, du Magne et de l'Eubée, mais aussi de l'Espagne, du Monténégro et de l'Italie, ensuite de l'Asie Mineure (années 1920) et plus récemment de la Thessalie¹⁴. Cette hétérogénéité a laissé ses empreintes sur la ville de Lavrion, véritable patchwork de quartiers très variés et aux noms évocateurs des origines des habitants (Spaniolika, Maniatika, Santozineïka etc...). Cette population immigrante, souvent de passage ou saisonnière, instable et changeante, considérait le travail dans les mines comme un emploi précaire, ce qui est d'ailleurs une caractéristique générale de la main d'oeuvre industrielle en Grèce¹⁵. Une recherche récente sur les ouvriers de Lavrion de l'époque de l'après-guerre a montré la persistance du rêve de retour au village chez les ouvriers thessaliens d'une usine textile ; ceux-ci maintenaient des contacts avec leurs lieux d'origine, faisaient des allers et retours fréquents, ne considéraient l'emploi industriel que comme un moyen pour financer des projets de maintien à ces lieux et n'arrivaient à se fixer à Lavrion qu'à la troisième génération¹⁶. Cette attitude devait être encore plus prononcée chez les mineurs, qui étaient d'ailleurs, tout au moins jusqu'au début du siècle, le plus souvent des hommes seuls, jeunes célibataires ou immigrants provisoires non accompagnés de leur famille¹⁷.



8. Kyprianos aujourd'hui. Au sud : le quartier de Santorinéïka.

Dans ces conditions de précarité et de mobilité, qui rendaient toute politique d'accès à la propriété du côté patronal plutôt inutile, les ouvriers seraient probablement plus enclins à vivre dans des baraques de fortune afin de faire le maximum d'économies, au lieu de payer les loyers, si "symboliques" fussent-ils, des logements offerts par les sociétés.

Du côté de l'offre, on est en droit de se demander si les sociétés minières ont bien voulu fixer durablement les ouvriers, tout au moins en grands nombres, dans la

¹⁴ Voir la description de la "population bariolée de Lavrion en 1872 par Ch. Ledoux, "Le Laurium et les mines d'argent en Grèce", *Revue des Deux Mondes*, 1.2.1872. Pour les origines des travailleurs grecs, voir surtout A. Miliarakis, "Une journée à Lavrion", *Hestia*, 14/1882, N° 359, p.717-725 et idem, "D'Athènes à Lavrion", *Hestia*, 17/1885, N° 495, p.432-434 (en grec).

¹⁵ Voir à ce sujet P. Pizaniyas, *Les pauvres des villes. Le savoir-faire de la survie dans la Grèce de l'entre-deux-guerres*, Athènes 1993 (en grec).

¹⁶ Georgia Petraki, "mise à l'usine" des paysans : le cas des thessaliens dans le textile de Lavrion (1960-1980), thèse de doctorat sous la direction de P. Dubois, Université de Paris VII, 1992

¹⁷ 75% des habitants de la ville de Lavrion et des localités minières annexes (dème de Lavréotiki) étaient des hommes au recensement de 1889. La population masculine représentait encore 60% du total du dème au recensement de 1907. Voir Ministère de l'Intérieur, *Résultats... du recensement... du 7.10.1909*, t 1, p.9.

proximité des usines et des puits. L'emploi dans les mines de Lavrion a connu des fluctuations très importantes et il semble que les sociétés se soient bien accommodées avec cette main d'oeuvre passagère, maintenue dans un état de précarité latente et qui permettait de faire face par substitutions à toute situation de conflit et de mouvement protestataire. On sait en tout cas que la plupart des grèves à Lavrion - et la ville en a connu plusieurs - ont été conduites à l'échec grâce à l'appel à des réserves de main d'oeuvre extérieure ou se trouvant sur place mais en condition de sous-emploi¹⁸.

Le système d'organisation du travail, adapté à la mobilité de la main d'oeuvre ainsi qu'aux fluctuations de l'emploi, représente un autre élément dissuasif pour la mise en oeuvre d'une politique sociale de logement. Ce système reposait sur la division du travail par équipes, par groupes, dans les différents puits et dans les usines, à la tête desquels se trouvaient des contremaîtres jouissant de la confiance des patrons et qui étaient totalement responsables du recrutement et du paiement des ouvriers¹⁹. Il s'agissait en réalité d'un système de sous-traitance, ces chefs d'équipe prenant en charge à un prix forfaitaire l'exécution d'un travail concret et étant les maîtres absolus des membres de l'équipe. Ils étaient souvent, d'ailleurs, la cible des revendications ouvrières : la grève de 1894 avait pour objectif le remplacement d'un de ces contremaîtres²⁰. Ainsi les patrons des mines n'étaient pas en contact direct avec le grand nombre des ouvriers, mais seulement avec ces intermédiaires qui, conjointement avec les ouvriers spécialisés des usines formaient une sorte d'aristocratie ouvrière et étaient finalement les véritables destinataires des logements construits par les sociétés²¹. Or il est évident que leur nombre était plutôt restreint.

Enfin, les facteurs culturels, les pratiques traditionnelles relatives à l'habitat, doivent aussi être prises en compte pour comprendre la faible diffusion du modèle des cités ouvrières. Il suffit de juxtaposer le plan régulier de Kyprianos à celui de Santozinéïka (plan 8), un quartier construit vers le début de notre siècle par les immigrants des îles et notamment de Santorini, quartier si typique des villages cycladiques, pour comprendre que des différences fondamentales séparent le rationalisme et les valeurs du monde industriel des modes d'occupation de l'espace et des formes de promiscuité et de sociabilité des sociétés traditionnelles. C'est surtout l'uniformité qui semble être en contraste flagrant avec les tendances individualistes les plus profondes des sociétés locales. Ces tendances sont évidentes dans le traitement qu'ont réservé aux cités leurs habitants, une fois devenus propriétaires : Spaniolika pratiquement n'existe plus, tandis qu'à Kyprianos, classé par le Ministère de la Culture comme monument historique en 1991 et donc en principe "intouchable", les interventions sur les façades, les fenêtres ou les peintures soulignent bien cet effort d'atomisation et d'appropriation de l'espace bâti (photos 6, 9, 10).

En réalité, toutes ces conditions évoquées ne sont que les différents aspects d'un phénomène de rejet du fait industriel, de portée plus générale. Le conflit qui a opposé la société Roux-Serpieri à l'Etat grec en 1870-73, autour de la question du droit de la société à étendre son exploitation au delà des scories, conflit qui a connu un retentissement international, a détourné l'attention d'un autre conflit, beaucoup plus important : celui qui a opposé, dès le début, la société minière aux communes

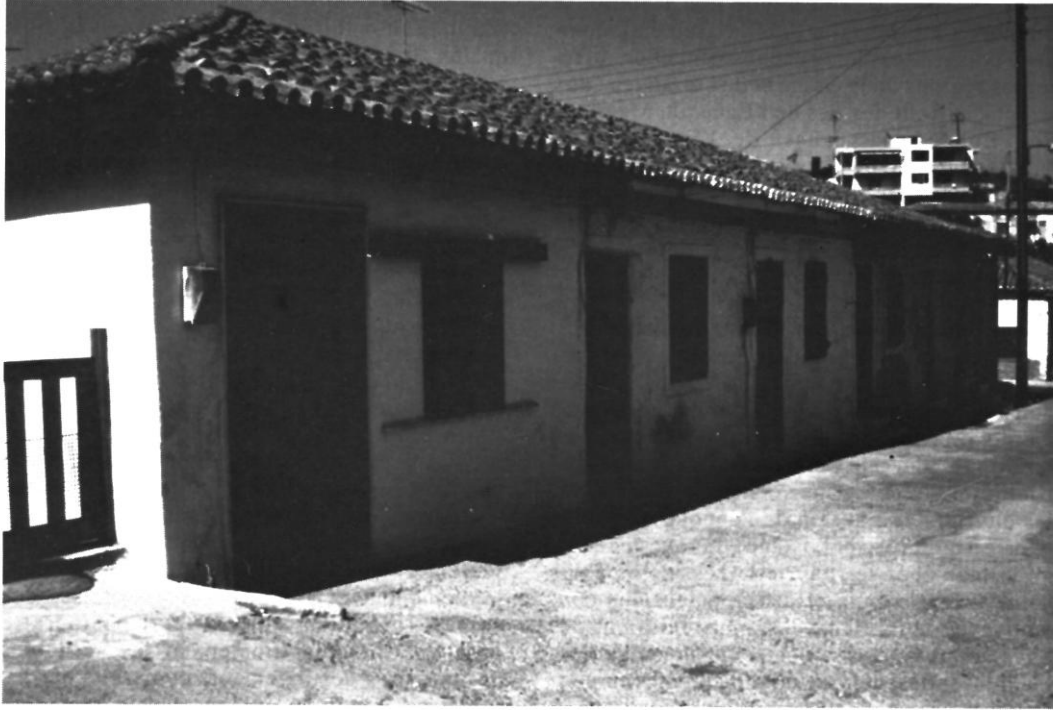
¹⁸ Voir Georgia Petraki, "La monographie d'une grève à travers la presse", *Actes de la 4ème Rencontre de l'Attique du Sud-Est* (Kalyvia, nov.-déc.1989), Kalyvia 1992 (en grec).

¹⁹ En 1877, la Compagnie Française occupait, en dehors des 198 ouvriers à la journée dans les usines, 82 "entrepreneurs" dont "quelques-uns occupaient un personnel considérable" - manifestement pour les travaux dans les puits - et qui "recevaient un prix fixe par tonne de minerai" ; voir *Compte-rendu... à l'Assemblée... du 29.6.1878*, p.6.

²⁰ *Journal Lavréotiki*, 17.4.1894

²¹ A. Skintzopoulos, *op.cit.*, p.76, est très net à ce sujet : les logements des sociétés étaient destinés "au personnel des employés supérieurs", tandis que "le grand nombre du personnel permanent subalterne loue des maisons de particuliers" et que "en règle générale les ouvriers des mines logent dans des baraques qu'ils construisent eux-mêmes". Il est certain que la dispersion des puits à travers la région favorisait cet état de choses.

environnantes, notamment celle de Kératéa, et aux propriétaires des terres de la



9. Kyprianos. Intervention récente sur les ouvertures.



10. Kyprianos. Intervention récente sur la clôture de la cour.

concession, et qui a donné lieu à des procès interminables : le conflit, en d'autres termes, entre la société paysanne et le monde industriel naissant. A cette occasion, il est instructif de rappeler ce qu'écrivait en 1865 un journal athénien qui avait pris le parti des communes : *Qui sont les hommes de la société minière ? Des hommes illettrés, des brutes, des sans-propriété, qui sont devenus ses mercenaires, recrutés soit-disant pour travailler. Face à eux, il y a les habitants des communes de Lavrion, tous des propriétaires, des gens honnêtes et intelligents, qui protestent contre l'usurpation de leurs propriétés*²². Le ton est clairement donné, et c'est plutôt

²² Journal *Nea Genia*, 11.9.1865

un ton de mépris. Certes, avec le temps et la consolidation des groupements ouvriers dans les villes, le mépris a donné sa place à la pitié et donc au philanthropisme des "dames de la bonne société", mais jamais à une prise de conscience de la nouvelle réalité sociale, de nature conflictuelle, qui responsabiliserait les attitudes de ses agents, d'un côté comme de l'autre. Signe infallible de cette occultation, le silence opaque de la plupart des sources de l'époque sur le sort du monde industriel, si pénible pour l'historien, et qui n'est interrompu que par des descriptions éparses de style apocalyptique²³.

En définitive, si l'aspect utilitaire des premières réalisations patronales en matière de logement à Lavrion a été court-circuité, en quelque sorte, par des modes d'occupation de l'espace plus proches du caractère instable et hétérogène des travailleurs, l'aspect idéologique, c'est-à-dire la mobilisation des esprits, indispensable pour mettre en œuvre une politique sociale ou pour proposer, voire imposer, de nouveaux modes de vie, ou même pour faire œuvre de philanthropie, avait peu de chances d'évoluer dans un environnement tellement hostile.

L'ensemble des actes du colloque est disponible sur le site de l'APIC

<http://www.patrimoineindustriel-apic.com/>



²³ Voir une telle description de Lavrion ("du feu, du feu partout et de la fumée qui couvre tout") dans le journal *Akropolis* du 17.1.1897.